

Sous la direction de
LISE GAUVIN

Les littératures de langue française

à l'heure de la mondialisation



Académie des lettres du Québec

Extrait de la publication

Hurtubise

Les littératures
de langue française à l'heure
de la mondialisation

SOUS LA DIRECTION DE
LISE GAUVIN

Les littératures
de langue française à l'heure
de la mondialisation

Constantes

Académie des lettres du Québec

Hurtubise

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Colloque des écrivains (26^e : 2008 : Montréal, Québec)

Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation

(Constantes)

Textes présentés lors du 26^e Colloque des écrivains tenu le 17 oct. 2008 à Montréal et organisé par l'Académie des lettres du Québec.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89647-284-0

1. Littérature francophone - Histoire et critique - Congrès. 2. Littérature et mondialisation - Francophonie - Congrès. 3. Littérature québécoise - Histoire et critique - Congrès. 4. Écrivains francophones - Congrès. I. Gauvin, Lise, 1940-. II. Académie des lettres du Québec. III. Titre. IV. Collection : Collection Constantes.

PQ3809.C64 2008 840.9 C2010-940028-3

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada ;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) ;
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) ;
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Directeur littéraire : Jacques Allard

Illustration de la couverture : iStockphoto

Maquette de la couverture : René St-Amand

Mise en page : Folio infographie

Copyright © 2010, Éditions Hurtubise inc.

ISBN : 978-2-89647-284-0

Dépôt légal : 2^e trimestre 2010

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives du Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMH
1815, avenue De Lorimier
Montréal (Québec) H2K 3W6
Téléphone : 514 523-1523
Télécopieur : 514 523-9969
www.distributionhmh.com

Diffusion-distribution en Europe :

Librairie du Québec /DNM
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris
www.librairieduquebec.fr



La Loi sur le droit d'auteur interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

Table des matières

Avant-propos 9

PREMIÈRE PARTIE

LES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE À L'HEURE DE LA MONDIALISATION

La francophonie littéraire,
un espace encore à créer 13

Introduction de Lise Gauvin

Le français, beaucoup plus qu'une langue 35
Conférence inaugurale de Jean-Marie Gustave Le Clézio

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DE LA NOTION DE LITTÉRATURE-MONDE

De la littérature-monde à la lecture-monde 47
Lise Bissonnette

Écriture et littérature 53
Madeleine Gagnon

Nomadisme littéraire 65
Vénus Khoury-Ghata

Une résistance classique 69
Olivier Kemeid

La littérature-monde au détour
de la transculturalité ? 79
Dominique D. Fisher

Est-il possible d'aller n'importe où, Lise ? 93
Dany Laferrière

TROISIÈME PARTIE
TERRITOIRES IMAGINAIRES
ET AFFINITÉS ÉLECTIVES

Lire comme un écrivain 101
Monique LaRue

De nouvelles perspectives : pour une littérature
postplantationnaire 109
Joël Des Rosiers

Dans l'amitié de quelques livres 133
Gilles Pellerin

Cette « postulation irritée de la fraternité » 147
Paul Chamberland

La manière nègre : Aimé Césaire, chemin faisant . . 159
Jean-Daniel Lafond

QUATRIÈME PARTIE
DOCUMENT

Le manifeste : Pour une « littérature-monde »
en français 169

Collaborateurs 177

Avant-propos

CET OUVRAGE A ÉTÉ PRÉPARÉ à la suite du colloque de l'Académie des lettres du Québec qui s'est tenu à Montréal le 17 octobre 2008, en partenariat avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Cette manifestation s'inscrivait dans la tradition des colloques annuels de l'Académie, dont l'objectif est d'examiner chaque année un sujet d'actualité littéraire et culturelle. Les thèmes abordés au cours des dernières années étaient les suivants : « Qu'en est-il des intellectuels aujourd'hui ? » (HMH, 2007), « La censure dans tous ses états » (HMH, 2008), « La poésie comme expérience » (Hurtubise, 2009). Le colloque fut animé par Georges Leroux, vice-président de l'Académie, et se termina par la projection du film *La manière nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant*, du cinéaste Jean-Daniel Lafond.

Nous tenons à remercier tout particulièrement madame Lise Bissonnette, présidente-directrice générale de BAnQ ainsi que le personnel de la bibliothèque pour leur soutien dans l'organisation de cet événement. Nous remercions également les responsables du Prix des cinq continents de la Francophonie, le Consulat de France, le Conseil des Arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des arts de Montréal ainsi que le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ) dont l'appui a été nécessaire pour la réussite de ce colloque.

PREMIÈRE PARTIE

**Les littératures de langue
française à l'heure
de la mondialisation**

La francophonie littéraire, un espace encore à créer

Introduction

Lise Gauvin

L'OUVRAGE QUI SUIT se propose comme une réflexion sur le sort des littératures de langue française, dans notre époque qu'on dit être celle de la mondialisation, et une interrogation à propos de qu'il faut bien désigner comme le malentendu francophone. En effet, s'il est difficile de savoir avec précision ce que recouvre aujourd'hui le terme de francophonie, la notion de francophonie littéraire fait également problème et correspond à un vaste ensemble hétérogène qui résiste à toute grille simplificatrice, mais dont les signes n'en attirent que davantage l'attention par leur singularité même. Créé en 1880 par le géographe Onésime Reclus pour désigner l'ensemble des populations utilisant le français, le terme qui s'est maintenu jusqu'à présent renvoie à un « concept non stabilisé », hésitant entre le culturel et le politique. On distingue généralement, selon le statut accordé au français, les zones où

le français est langue maternelle de celles où il est langue officielle ou langue d'usage, bien que seconde (pour la plupart, les anciennes colonies françaises, et notamment les aires créolophones). À cela s'ajoutent les pays où il est encore langue privilégiée (comme en Europe centrale ou orientale). Cette classification, même sommaire, a toutefois le mérite de faire voir les disparités de situations socioculturelles dans lesquelles évoluent les écrivains dits francophones. Disparités qui se trouvent encore accusées du fait que l'usage tend à opérer de plus en plus un clivage entre les écrivains français (de France) et ceux qui écrivent en français (tous les autres). Qu'on soit ou non d'accord avec cette distinction, elle tend à s'imposer de facto aussi bien dans les ouvrages à vocation pédagogique (anthologies et histoires littéraires) que dans les écrits théoriques qui, comme celui de Michel Beniamino, tentent de problématiser l'espace littéraire francophone¹.

À l'occasion du Salon du livre de Paris, en 2006, consacré aux littératures francophones, plusieurs questions ont été posées et discutées sur la place publique. La francophonie serait-elle une étiquette commode servant à regrouper les anciennes colonies françaises ? Une manière de désigner les locuteurs français hors de France tout en les marginalisant ? Une façon pour l'État français d'assurer sa présence au sein d'organismes internationaux ? Quoi qu'il en soit, dès que l'on tente de préciser le sens du mot, il y a toujours un reste, c'est-à-dire des exceptions, des éléments qui ne cadrent pas

1. BENIAMINO Michel, *La francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 1999.

avec la définition. Les écrivains antillais, comme les réunionnais, pourtant considérés comme faisant partie de cet ensemble flou que l'on nomme la francophonie littéraire, ne figuraient pas parmi les invités officiels du Salon à cause de leur nationalité française. On ne s'en sort pas aisément. Quant aux auteurs de Belgique, ils appartiennent à ce qu'on pourrait nommer une francophonie de proximité, souvent difficile à distinguer du corpus littéraire français. Romancier francophone, Weyergans ? Et Marie NDiaye ? Dans quel chapitre d'histoire littéraire placer ses œuvres ?

Entre malaise et malentendu : la francophonie franco-centriste

On constate encore aujourd'hui que, dans l'esprit des Français, l'image de la francophonie reste d'abord liée au contexte de la colonisation, et plus particulièrement à l'Afrique². Mais le terme même de francophonie littéraire est ambigu. Les auteurs ont été les premiers à signaler les dangers d'exclusion qui les menacent et à revendiquer une appartenance entière à la littérature française, ou plutôt à une littérature francophone dont la littérature française serait l'une des composantes. Telle était, en 2006, la position défendue dans une émission de *Culture et Dépendances* par Alain Mabanckou,

2. Ainsi la collection « continents noirs », seule collection francophone créée depuis quelques années chez Gallimard, a-t-elle été assortie, dans ses premières publications, d'une postface annonçant un renouveau de la littérature analogue à celui qu'a accompli, dans les arts plastiques, la sculpture africaine.

dont le roman *Verre cassé* a été salué par de nombreux prix. Telle est aussi, à peu de chose près, le statut que souhaite un Tahar Ben Jelloun, qui se dit un écrivain français d'origine marocaine. On peut jouer sur les mots. Il n'en reste pas moins que l'appellation francophone, si elle permet de donner une certaine visibilité aux productions littéraires de la « périphérie » ne saurait être une frontière ou un cadre fermé. Faut-il rappeler que la francographie tire son origine de Rabelais et de du Bellay tout autant que de Césaire et de Senghor ? Quant aux auteurs eux-mêmes, ils déclarent volontiers qu'ils sont écrivains avant d'être francophones, allophones, migrants, postcoloniaux ou quoi que ce soit d'autre.

Le malaise s'est exprimé de nouveau en 2007 avec la publication du manifeste intitulé « Pour une "littérature-monde" en français » dans le journal *Le Monde* (16 mars). On y sonnait le glas de la francophonie entendue comme le « dernier avatar du colonialisme français » et on annonçait l'avènement d'une littérature-monde en français « dont le centre est désormais partout, aux quatre coins du monde ». Corédigé par Jean Rouaud, romancier récipiendaire du prix Goncourt pour *Les champs d'honneur*, et par Michel Le Bris, directeur du festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, et cosigné par 44 écrivains, parmi lesquels Jacques Godbout, Wajdi Mouawad, Dany Laferrière et Nancy Huston, écrivains du Québec et du Canada publiés en France, ce manifeste mettait en évidence l'ambiguïté que recouvre le terme de francophonie lorsqu'il s'agit d'appliquer à la littérature un concept de nature d'abord politique.

Alors qu'au printemps 2006 des écrivains francophones se disaient marginalisés dans l'institution

littéraire française bien que publiés par des maisons d'édition parisiennes, les prix littéraires de l'automne semblaient avoir changé la donne, puisque cinq sur sept de ces prix avaient été attribués à des auteurs « venus d'ailleurs ». D'où la nécessité, pour plusieurs écrivains, de recomposer avec des notions plus englobantes la scène de l'écriture « en français ».

On ne peut qu'applaudir à ce souci de décroisement et de relations égalitaires entre les diverses littératures de langue française dont on souligne à juste titre l'« effervescence romanesque ». On ne peut qu'être d'accord avec les auteurs du manifeste pour dire que Réjean Ducharme est un des plus grands auteurs contemporains. Qu'être d'accord également avec ce concept de « littérature-monde », qui fait écho au Tout-monde cher à Édouard Glissant et qui permet de regrouper le vaste ensemble de l'écriture en français, signalant par le fait même l'autonomisation de la langue et du littéraire. Mais quelques questions soulevées par le manifeste restent en suspens, auxquelles l'ouvrage collectif rédigé par 27 écrivains, *Pour une littérature-monde*³, apporte des éléments de réponses, mais suscite également de nouvelles interrogations.

Du côté des codirecteurs d'abord. Jean Rouaud, dans un texte liminaire, réfléchit aux causes de la perte d'influence de la littérature française contemporaine et constate que la langue, désormais « déliée de son pacte avec la nation », a pris souche dans les cinq continents où elle donne à voir « un monde ouvert, foisonnant,

3. LE BRIS Michel et ROUAUD Jean, dir., *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.

bigarré, en mouvement » . Mais de quelle nation s'agit-il exactement ? De la nation française ? Des diverses nations composant l'espace francophone ? Pourquoi ce singulier alors ? S'il s'agit de la nation française, il y a belle lurette que la libération a eu lieu, et cela, au Québec, depuis très exactement 1763.

Michel Le Bris précise pour sa part que l'acte de décès constaté dans le manifeste est celui d'une « certaine idée de la francophonie, perçue comme un espace sur lequel la France dispenserait ses lumières au bénéfice, il faut donc le supposer, de masses encore enténébrées ». Ne s'agit-il pas, là encore, d'une conception franco-centriste de la francophonie contre laquelle le Québec s'est élevé depuis longtemps ? Et Waberi d'attaquer à son tour le paternalisme de la francophonie officielle « qui n'est rien d'autre qu'un appendice de l'Élysée sourd aux mutations de la modernité ». Cette francophonie-là, nous préférons la laisser aux politiciens français et à leur culpabilité avouée ou non devant les avatars de la colonisation. Par contre, comment ne pas relever la contradiction qui consiste à faire de la France le centre d'une francophonie dont elle ne fait pas partie, entretenant le clivage, du moins dans les manifestations culturelles, entre les créateurs français et les francophones ? Et pourquoi ne pas avoir retenu la suggestion de Mabanckou voulant que le terme de littérature francophone englobe désormais toutes les littératures « en français » ? Ce dernier proposait ainsi de court-circuiter le modèle voulant que les littératures périphériques gravitent autour d'un noyau central, celui de la littérature française.

Remplacer la notion de littérature francophone par celle de « littérature-monde en français », n'est-ce pas, comme le suggérait Alexandre Najjar dans les pages du *Monde* (3 avril 2007), « expliquer l'eau par l'eau » ? On comprend le scepticisme d'un Jacques Godbout qui croit que pour changer la donne, Paris doit modifier son appareil éditorial et critique. « Il ne s'agit pas de créer une mode "francophone", il s'agit de changer la "culture" de l'institution littéraire en France⁴. »

Et de changer également, ajouterais-je, les modalités de circulation du livre dans l'espace francophone. Car je doute que le manifeste, et le mouvement qui lui est relié, suffise à modifier le centralisme de l'institution littéraire parisienne. Ou encore « la dictature de la diffusion », selon l'expression de Mabanckou. À ce sujet, un ouvrage récent de Camille de Toledo⁵, pose quelques questions stimulantes. Il est caricatural, selon l'auteur, de dresser la périphérie contre le centre, comme il est inutile de choisir entre « le devenir créole de l'identité et le vertige de sa perte ». Pour tout écrivain, croit-il, « il n'y a pas à choisir. Il n'y a qu'à osciller⁶ ». Et il ajoute qu'il faudrait encore, pour que cette pluralité de centres puisse vraiment exister, que le système de reconnaissance de langue française puisse accueillir « à égalité de chances, les livres écrits ici et ailleurs⁷ ».

4. GODBOUT Jacques, « La question préalable », dans *Pour une littérature-monde*, p. 107.

5. DE TOLEDO Camille, *Visiter le Flurkistan ou les illusions de la littérature-monde*, Paris, PUF, 2008.

6. *Ibid.*, p. 51.

7. *Ibid.*, p. 68.

Le modèle anglo-saxon repose sur un système éditorial décentré, réparti sur plusieurs continents. Tel n'est pas le cas de la production littéraire de langue française, coincée dans son centralisme parisien : « À aucun moment, les signataires ne sortent du système de reconnaissance qu'ils critiquent. Plus ils le dénoncent, plus ils lui donnent de l'importance⁸. » Comment, en effet, comprendre autrement la référence aux prix littéraires parisiens de la rentrée 2006, attribués à des auteurs « venus d'ailleurs » mais tous publiés par de grandes maisons parisiennes ? Est-ce vraiment l'indice d'une pluralité de centres ?

On pourrait longuement épiloguer à propos des contradictions du manifeste. La démonstration de Camille de Toledo est convaincante bien que, dans son désir de déconstruire les oppositions manichéennes du texte, il oublie de parler de celle, fondamentale, qui consiste à associer le concept de « littérature-monde » à une langue, aussi glorieuse soit-elle, et il omet de décrire, sinon de façon allusive, les conditions particulières d'exercice de la littérature dans les pays de langue française.

À la croisée des langues et des publics

Comment donc nommer les diverses littératures francophones sans les marginaliser et, d'une certaine façon, les exclure ? Comment, par contre, ne pas remarquer les spécificités de ces littératures qu'on a du mal à définir ? Littératures mineures, minoritaires, petites littéra-

8. *Ibid.*, p. 67.